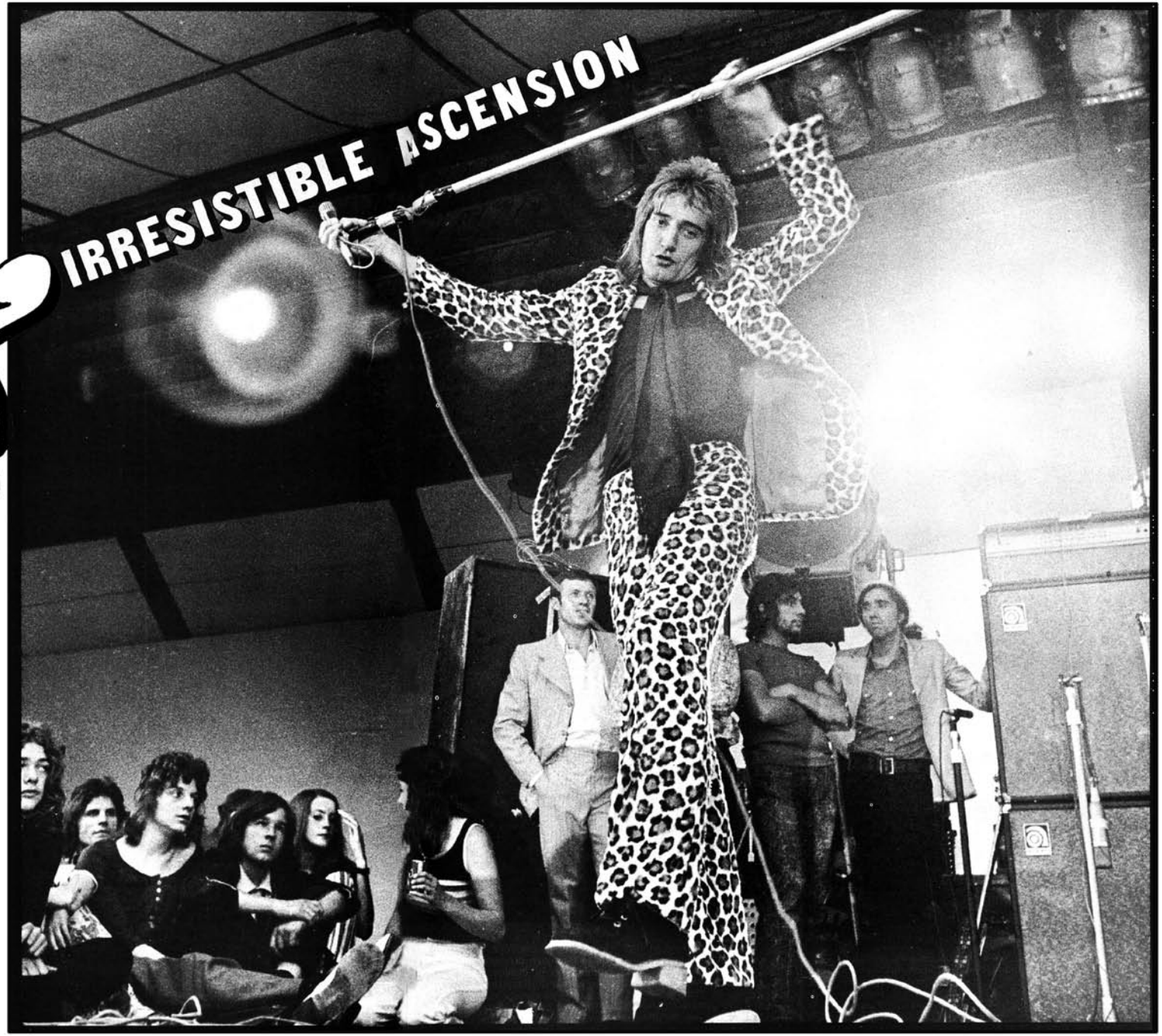
ROD STEWART

IRRESISTIBLE ASCENSION



Sur la route

Il est Anglais. Non. Ecossais. Ne pas confondre. Il n'y a, pour saisir l'importance de la nuance, qu'à assister à une rencontre Angleterre-Ecosse en football. Les publics se chargent de perpétuer l'ancestrale distinction. Son père, justement voulait faire de lui une vedette du foot. Il sera déçu. On l'a déjà dit, pour rompre rapidement avec la voie normale de sa condition, un jeune homme de la classe ouvrière britannique n'a que deux échappatoires : être un sportif ou un artiste. Le nôtre, malgré ses aptitudes physiques, n'exauce pas les voeux de son papa. Il penche définitivement pour la musique. Il a dix-sept ans et s'est familiarisé avec la pratique du banjo. Maigre bagage mais unique planche de salut face à l'exploitation qui l'attend au tournant irrémédiable de sa vie. Il part. Sur la route. Il accompagne Wiz Jones, un personnage du folk anglais, connu dans les milieux éclairés des circuits très parallèles. Pas très connu.

Aucune importance, de toute façon, on veut vivre sa vie et non gagner sa vie.
Il part donc, avec Wiz Jones, jouer du folk américain sur le continent européen. En Belgique, tout d'abord, puis on descend vers Paris. La rive gauche prête l'attention et asile pendant huit mois. Voilà maintenant les rues, plus chaudes, de l'Italie : on atterrit enfin à Barcelone, Espagne. Il chante et joue avec Wiz devant qui veut l'entendre, il se sent inspiré par le climat espagnol, il se sent décidément à l'aise dans la musique. Cependant, dans la péninsule ibérique, les autorités détonnent singulièrement avec le climat ; les deux musiciens de rues sont expulsés pour vagabondage et rapatriés tant bien que mal. Le fog après le soleil, ce n'est pas bien enthousiasmant, et puis, à Londres, des chanteurs de folk américain, ce n'est pas très très original, surtout depuis qu'un type nommé Dylan a sorti aux States des trucs comme "Blowin' in the wind" et "Don't think twice it's allright". Il faut donc bosser, retourner à cette fatalité étroite. Il va fabrique des cadres de tableaux. Parfois, il fait office de fossoyeur et creuse des tombes deux jours par semaine. Pas marrant marrant mais cela rapporte.

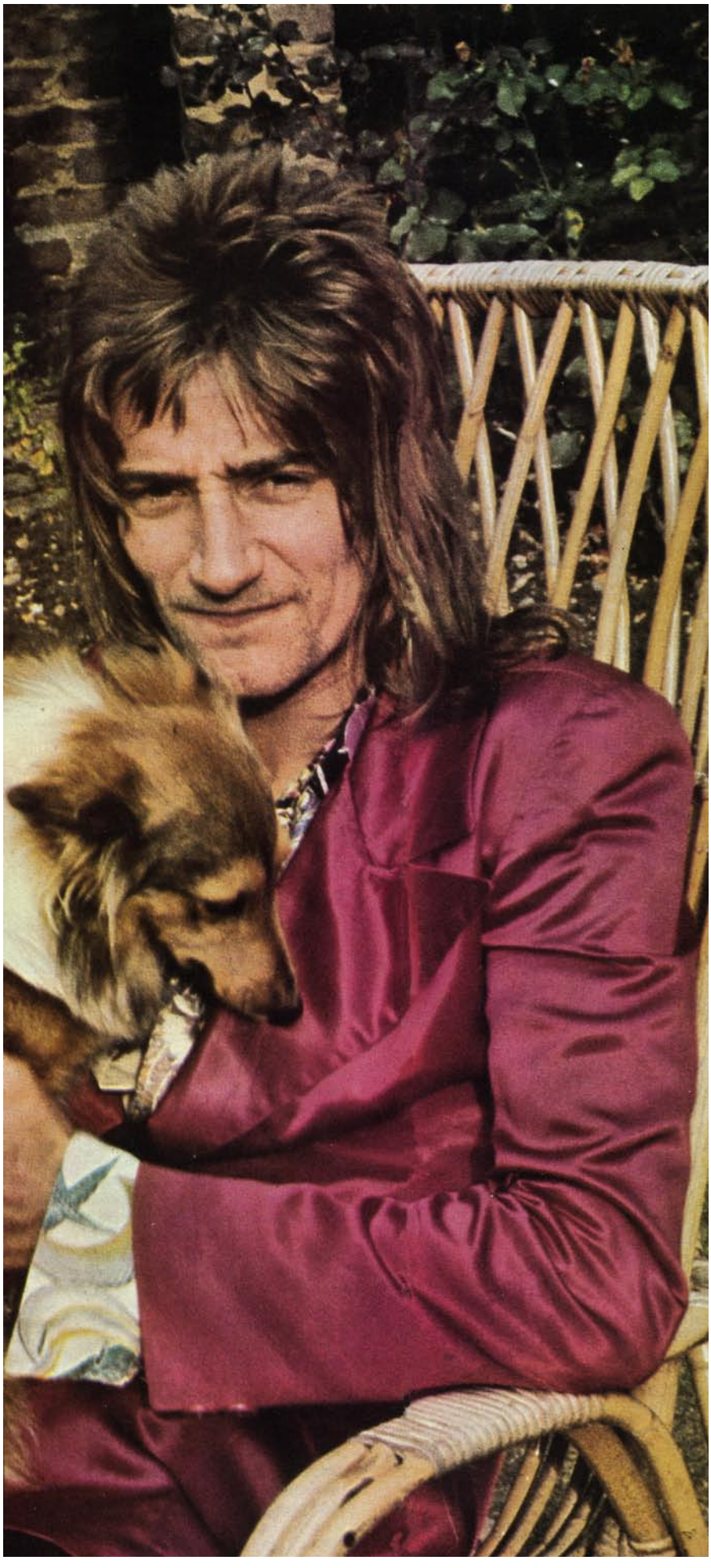
ROD STEWART

Rod Stewart devient chanteur du Jeff Beck Group

La valse des groupes

Cela lui laisse aussi le temps de faire de la musique. Il monte son propre numéro solitaire et joue à l'homme orchestre folk avec banjo et harmonica ; il suit le mouvement. Il trouve son premier engagement semi-professionnel sérieux en se joignant au groupe de Jimmy Powell and his Five Dimensions. La plupart du temps, ils se produisent dans un club assez peu fréquenté de Soho, en première partie de cinq gars un peu dingues qui osent encore jouer des trucs démodés comme le blues ou le répertoire de Chuck Berry, les Rolling Stones. Assez incroyablement, les Rolling Stones sont appelés ailleurs par une cote grandissante et laissent la place aux Five Dimensions. Ceux-ci peuvent maintenant prétendre jouer ce qu'ils pensent être le blues, puisque c'est dans le coup, et notre ex-folkman se déchaîne à l'harmonica dans tous les morceaux de Jimmy Reed, sa passion du moment. A double titre il doit donc aux Stones son premier grand contact avec le public. Commence la valse des groupes.

Il quitte Jimmy Powell pour devenir le chanteur des Hoochie Coochie Men. La dénomination issue en droite ligne de Muddy Waters, indique qu'il est toujours question de la zizique de ces Noirs d'outre-Atlantique. Est-ce la chance enfin ? : Il réussit à décrocher un enregistrement. Il a vingt ans. Il met en boîte un standard du blues "Good Morning Little School-girl" accompagné par des musiciens de studios. Le bassiste se nomme John Paul Jones. La chance boude, jamais ce disque ne sortira. Entre temps, le R & B, le soul, a remplacé dans le swingin' London le folk et le blues. Après Jimmy Reed, il se découvre un nouveau modèle : Sam Cooke, le créateur de "Shake" et de "Bring It On Home To Me". Le mimétisme est tel qu'il parvient presque à restituer le son de la voix du chanteur noir disparu. Cette empreinte restera définitivement, pour lui donner une voix rauque, puissante et expressive tout à la fois.



A cette époque, il rejoint un autre galérien de Londres, Long John Baldry et son groupe le Steampacket. Ils font défiler toute l'anthologie de Pickett, Redding ou Brown, et prennent du bon temps dans une formation qui comprend, outre Baldry et Stewart, une chanteuse très belle, Julie Driscoll, et un organiste déchaîné, Brian Auger. Cet engouement pour la soul-music constitua l'apprentissage efficace de nombreux jeunes talents britanniques. La folie fut passagère...

Chanteur du Jeff Beck Group

Sa première grande percée se situera au milieu de l'année 1967. Il vient une fois de plus de quitter un groupe, le Shotgun Express, lorsqu'il est contacté par un guitariste en rupture, lui aussi, du groupe plus sérieux, des Yardbirds : Jeff Beck. Il devient chanteur du Jeff Beck Group. Un peu de la renommée du fou génial de la guitare rejaillit sur lui. Très vite, il se lie d'amitié avec le bassiste Ron Wood qui partage la section rythmique avec le batteur Roy Cook. Et en avant pour le premier bide ! Mal préparé, le groupe inaugure sa carrière en se faisant jeter d'une tournée anglaise avec Roy Orbison et les Small Faces. On se ressaisit, on travaille, on remanie, on enregistre. Fin 1968, c'est la sortie du premier album du groupe, de SON premier album, "Truth". Au programme, des titres des Yardbirds, de Tim Rose, de Willie Dixon, et SES compositions, "Let Me You", "Rock My Plimsoul", "Blue de Luxe". Car il s'est décidé à s'exprimer plus pleinement. L'ensemble est plutôt impressionnant. Son timbre vocal voilé mais puissant fait merveille dans la folie rapide ainsi que dans l'émotion lente. Il apprend là surtout à marier harmonieusement son chant aux interventions remarquables de la guitare du leader et le tout soutenu par la rythmique serrée de Ron Wood et du nouveau batteur Mickey Waller, donne l'un des meilleurs groupes

qui soient. Le public américain le reconnaîtra principalement, favorisant la multiplication des tournées du Jeff Beck Group aux Etats-Unis.

La rupture

Tout va-t-il bien pour autant ? Non, car le patron, Jeff Beck, a un caractère pour le moins particulier. Très autoritaire et toujours insatisfait, il décide par exemple un beau jour de changer sa pourtant excellente section rythmique. Notre chanteur voit donc avec tristesse ses deux désormais grands copains Wood et Waller se faire virer au profit du batteur Tony Newman et d'un bassiste australien génial (selon ses dires). La première sortie publique de la nouvelle formation se solde à Washington par une insondable Berezina, ledit génie australien faisant à peine la différence entre une basse et un boomerang. Ron Wood est aussitôt rappelé, mais, bien évidemment, il ne règne plus une folle ambiance au sein du groupe. Néanmoins on gravera un second album "Beck Ola", avec le concours du fameux pianiste Nicky Hopkins. Le style en est résolument heavy-rock, et il fait énormément remarquer le chanteur, il fait naître une réputation.

L'été 1969 est témoin de grands remue-ménage chez les grands groups. Le super-groupe est à la mode. Le Jeff Beck Group n'échappe pas à la mode. Pourtant c'était déjà le super-groupe par excellence. Pendant un moment circulent des rumeurs selon lesquelles notre chanteur et Jeff Beck s'allieraient aux ex-Vanilla Fudge Tim Bogert et Carmine Appice, mais rien ne se fait.

La rupture avec Jeff Beck s'effectue.

Il signe alors un contrat avec les disques Mercury et bat le rappel de ses amis Wood, Waller et du guitariste acoustique Martin Quinttenton pour enregistrer sous son propre nom un premier album "The Rod Stewart Album".
- Comment dites-vous qu'il s'appelle ?
- Rod Stewart
- Avec un d ?
- Non, avec un t.

La machine est lancée. Son nom a percé l'écran de l'anonymat. Son old daddy peut le lire avec fierté, même si ce n'est pas dans les pages sportives. Une période s'achève.

Ron Wood
avait remplacé le
guitariste Steve Marriot

Le groupe des Faces
a surtout dû
son ascensien à
une prestation scénique assez
extraordinaire

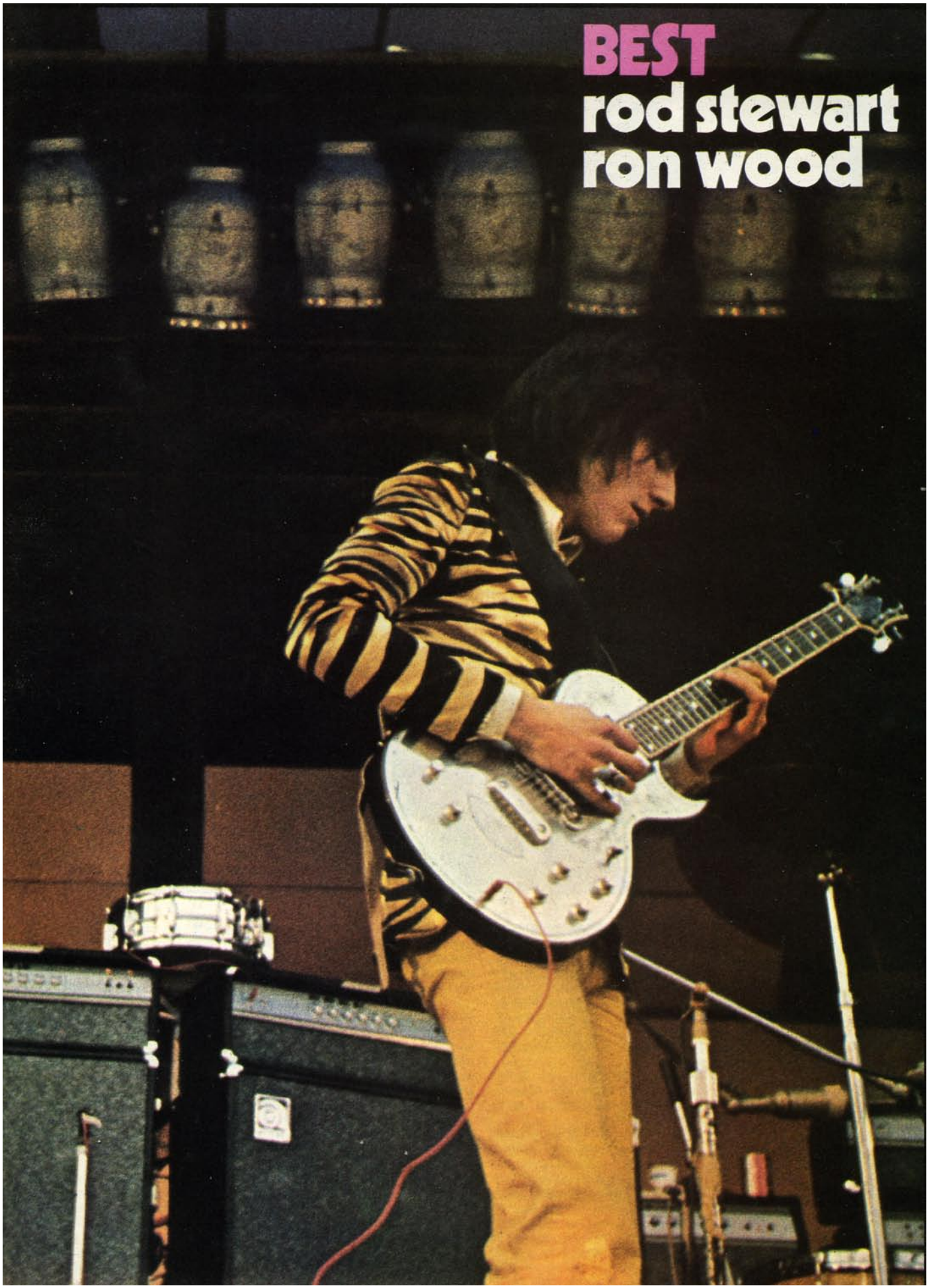
Les Faces

Ron Wood avait remplacé le guitariste Steve Marriot (parti former Humble Pie) au sein des Small Faces. Cependant, il n'avait pas remplacé le chanteur Steve Marriot. Rod Stewart fut ce remplaçant et suivit donc de peu son vieux compagnon. Depuis, tout s'est accéléré. En deux années, la popularité et la réussite musicale de Rod Stewart et des Faces ont progressé avec une régularité et une rapidité inouïes. Le groupe des Faces a surtout dû son ascension à une prestation scénique assez extraordinaire, tandis que le chanteur-compositeur soliste Rod Stewart a obtenu un gros succès discographique par ses merveilleux albums "Gasoline Alley" et surtout "Every Picture Tells A Story" qui a décroché simultanément la première place des classements américains. Rod se défend d'être autre chose que le chanteur d'un groupe. Pourtant, on constate que le travail des Faces est différent de ses choix solitaires. Les Faces sont un groupe de rock, parfois même de rock'n'roll, assez traditionnel qui doit son succès à un bon équilibre : les Faces jouent fortement, puissamment, comme l'aiment les foules aujourd'hui, mais savent se modérer, rester musicaux, être joyeux et rendre joyeux. Rod joue son rôle dans le maintien de cet équilibre, par ses attitudes scéniques, son humour, la musicalité de sa voix. Bien plus, avec Wood et Lane, il porte avant tout son intérêt sur les mélodies. Rod Stewart n'est pas un jammeur, un faiseur de boeuf, c'est un chanteur qui ne s'éloigne guère d'une ligne directrice, et s'applique à y concentrer tout l'impact de sa grande classe. Voilà qui explique peut-être le succès des Faces. A un moment où le rock paraît se chercher, le public, assez perdu, se raccroche à une valeur évidente, à la tradition alliée au talent.

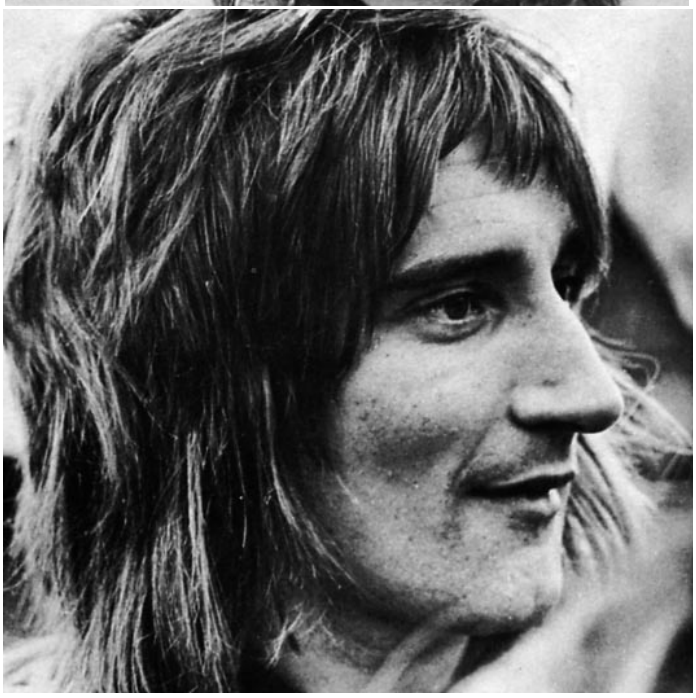
L'univers personnel des enregistrements solistes de Rod Stewart présente des similitudes avec celui des Faces : même musicalité, même primauté de la mélodie, mêmes musiciens (Wood, Lane, Jones, McLagan). Mais l'ambiance y est assez sensiblement différente. Le son est plus acoustique, notamment par l'addition des guitares de Martin Quittenton ou de Rod lui-même, et ce, même dans les morceaux "rockers". Surtout, c'est l'abondance des titres plus lents, plus sensuels, qui tranche. Dans ceux-ci, Rod peut présenter toute la richesse d'expression de ses cordes vocales, il peut accentuer minutieusement chaque mot, charger chaque syllabe de signification, modeler une émotion dévastatrice. Là, Rod Stewart est grand. Là, il montre tout le profit de son expérience musicale, en particulier celle du folk. Là, il n'évoque rien moins que Dylan au meilleur de sa période dite folk-rock. Rod Stewart fait du folk-rock perfectionné.
Rod Stewart est un perfectionniste qui a le sens du répertoire qui lui sied, que ce soit dans ses propres compositions ou dans ses choix.
Sur ce plan son oeuvre musicale a rejoint l'optique de sa vie : Rod Stewart sait ce qu'il veut.

Christian LEBRUN.

Il est bien fini le temps des galères. C'est ce que je me disais en contemplant la superbe maison que Rod Stewart vient de s'acheter en dehors de Londres. Surprenant également le goût avec lequel il l'a meublée, surprenant quand on compare son raffinement et sa sobriété avec sa façon de s'habiller qui est, c'est le moins qu'on puisse dire, plutôt tape-à-l'oeil. Rod Stewart est un curieux personnage, un mélange de mauvais goût et de raffinement, adorable souvent, mais odieux quelquefois, il semble considérer sa réussite nouvelle comme quelque chose qui lui est dû, car il en a beaucoup bavé, et en même temps ne peut s'empêcher d'être surpris par son succès.


BEST
rod stewart
ron wood

Il est bien fini
le temps des galères



Je lui ai d'abord demandé s'il se souvenait des années de dèche. Comme tous les artistes qui ont réussi il avait déjà presque oublié et n'avait guère envie d'en parler.

Rod Stewart - Tout a commencé pour moi avec le Steampacket. Il y avait Long John Baldry, Brian Auger, Julie Driscoll et moi-même. Nous formions un excellent groupe mais n'avions pratiquement aucun succès car nous nous refusions à jouer de la musique commerciale. Cela ne nous a pas aigris mais les soucis d'argent créaient un malaise ; j'ai été le premier à partir, vite suivi par Julie qui voulait tenter sa chance dans le cinéma.

Sacha Reims - Votre carrière de chanteur professionnel a donc commencé par un échec total.

R.S. - En fait c'était mon deuxième échec car avant cela j'avais commencé à chanter dans un groupe qui s'appelait les Hoochie Coochie Men. C'était également un très bon groupe, assez jazzy et nous ne rencontrions que l'indifférence. A l'époque, les bides que nous prenions ne m'aigrissaient pas mais faisaient naître la colère en moi. Et puis il y a eu Jeff Beck.

S.R. - Que pensez-vous de Jeff Beck ?

R.S. - Je ne peux m'empêcher d'être désolé pour lui. C'est un musicien exceptionnel qui m'a beaucoup appris mais qui malheureusement n'était pas très équilibré. Il est la proie d'incroyables fantasmes. Cela fait deux ans qu'il ne joue plus et c'est vraiment dommage. J'espère qu'il réussira à s'en sortir.

S.R. - Connaissant votre caractère, puis-je vous demander si vous n'étiez pas un peu agacé de n'être QUE le chanteur du groupe ?

R.S. - Qu'est-ce que vous voulez dire ? Je n'étais pas que le chanteur. J'apportais pas mal au groupe, je composais des chansons. J'avais mon mot à dire. Financièrement c'était lui le chef, nous étions ses employés rémunérés.

S.R. - Le Jeff Beck Group n'a pas eu, à mon avis, le succès qu'il méritait ...

R.S. - C'était surtout un orchestre pour musiciens. Quand nous passions quelque part, tous les autres groupes venaient nous entendre car nous étions les meilleurs. Le public européen nous ignorait mais nous avions pas mal de succès en Amérique.

S.R. - Pourquoi en Amérique à votre avis ?

R.S. - Parce que les jeunes Américains sont plus ouverts, plus disponibles. Le public anglais était devenu assez mollasson, c'est à croire qu'il s'était vidé de son énergie après l'avènement des premiers groupes comme les Beatles ou les Stones. Avec Jeff Beck tout a été accidentel, nous nous sommes formés accidentellement et nous nous sommes séparés de la même façon.

S.R. - J'avais assisté au dernier concert du Jeff Beck Group, c'était au Festival de Newport, et ce n'était vraiment pas fameux.

R.S. - En effet, mais c'était beaucoup de la faute de l'organisateur George Wein. Il avait raisonné de la façon suivante : puisque ce sont eux qui demandent le plus d'argent, ce sont eux qui doivent clôturer la soirée. C'était ridicule et nous l'ignorions pour la bonne raison que nous ne savions pas combien demandaient les autres. Toujours est-il que nous sommes passés à trois heures du matin après des gens comme Roland Kirck, Ten Years After, Jethro Tull, Blood Sweat & Tears et que nous n'étions plus assez bon pour clôturer une telle affiche. Le groupe se désagrégeait, Ron Wood devait faire office de soliste car Jeff défaillait constamment.

S.R. - Vous aviez peur ce soir-là ?

R.S. - Non. Je faisais tout mon possible pour que le groupe puisse tenir le coup ensemble sur scène encore une fois. Je savais que c'était la fin, alors ...

S.R. - Avez-vous peur en général avant de monter en scène ?

R.S. - Pas vraiment. A moins que je me produise devant beaucoup de monde. Il y a quinze jours, quand nous avons joué à l'Oval avec les Who, j'étais un peu nerveux, mais pas trop.

S.R. - Il y a eu d'abord le Steampacket, puis Jeff Beck et maintenant les Faces, considérez-vous cela comme une progression ?

R.S. - C'est difficile à répondre. Musicalement le Jeff Beck Group était meilleur que les Faces, mais je suis bien plus heureux et bien plus à mon aise avec eux. Nous nous entendons à merveille et nous nous amusons énormément ensemble. Nous sommes heureux d'être ensemble et c'est pourquoi en un an nous avons plus progressé qu'en trois ans avec Jeff. Je n'envisage absolument pas de quitter les Faces, cela sera mon dernier groupe.

S.R. - Il est bien évident que si vous n'étiez pas là, les gens ne viendraient pas écouter le groupe. Vous êtes la vedette, le pôle d'attraction. Ce sont surtout vos albums solo qui se vendent. Pensez-vous que les autres membres vous jalousent.

R.S. - Tout au fond d'eux-mêmes peut-être, mais ils ne le montrent pas. Et puis, grâce à moi ils gagnent beaucoup d'argent. Par contrat, j'ai encore un album à enregistrer seul, après quoi je ne ferai plus de disques qu'avec mon groupe. Ils n'en seront que meilleurs car il ne faut pas trop se disperser.

S.R. - Je suis toujours très surpris par la façon dont vous vous habillez pour la scène. Très tape-à-l'oeil ...

R.S. - Je me suis toujours habillé de cette façon. Je pense que cela fait partie du spectacle. Un peu comme Elton John. Nous ne voulons pas ressembler à ces groupes qui s'habillent mal, exprès. Vous savez bien, des jeans troués, des T-shirts rapiécés, etc... Ce sont eux les frimeurs. J'aime les habits chatoyants, je les porte également dans la rue, alors pourquoi afficher en scène une fausse humilité.

S.R. - En concert vous tenez toujours à la main une bouteille de vin. Est-ce que cela fait également partie

du spectacle ?

R.S. - Maintenant oui, mais à nos débuts c'était différent. Notre première tournée, cela remonte à deux ans, s'est effectuée en Suède. Et tous les soirs, nous étions sifflés, hués, jetés de scène, alors nous buvions, nous nous saoulions en jouant et nous nous fichions alors complètement d'être applaudis ou pas. C'était notre façon de nous immuniser, de nous rendre insensibles aux huées qui, à jeun, nous auraient été insupportables. Quelques semaines plus tard, aux Etats-Unis, nous avons commencé à avoir du succès, mais nous avons gardé les bouteilles bien que nous n'eussions plus à les vider pour nous donner le courage de continuer. C'est devenu une tradition, un petit clin d'oeil au passé.

S.R. - Comment se fait-il que vous étiez si mal accueillis, étiez-vous donc si mauvais à l'époque ?

R.S. - Absolument pas, mais les Scandinaves sont assez stupides. Ils ne nous connaissaient pas, ils voulaient que nous interprétions des morceaux "connus", alors ... Et puis il y a un vieux complexe qui ressort : tout le monde a envie de monter sur scène, tout le monde rêve d'être "vedette". Quand les gens sont ivres, ils chantent, montent sur les tables, se donnent en spectacle. Quand un groupe passe, chaque spectateur a envie de faire partie du groupe. Or, il y a deux manières de participer au spectacle, soit en chantant et en frappant des mains, soit en sifflant l'orchestre.

S.R. - Peut-être le son très particulier de votre voix les surprenait-il ?

R.S. - J'ai effectivement un timbre de voix que l'on aime ou que l'on déteste, mais qui ne laisse pas indifférent.

S.R. - On peut s'y habituer également : je me souviens que je ne pouvais vraiment pas vous supporter il y a deux ans alors que vous êtes maintenant mon chanteur préféré.

R.S. - Merci m'sieur. Remarquez, j'étais très mal enregistré avec Jeff Beck, à part un morceau ou deux, dont "Blues de luxe".
Je dois dire que j'ai fait également pas mal de progrès, grâce aux Faces notamment parce qu'ils jouent avec moi tandis que le Jeff Beck Group jammait de son côté et moi du mien. Il faut toujours faire des progrès. Il faut qu'à n'importe quel moment vous puissiez vous arrêter et être en mesure de constater des progrès par rapport à il y a six mois, quel que soit votre métier.

S.R. - Que ferez-vous dans six mois ?

R.S. - Je pense que je serai en train d'enregistrer mon prochain album solo, mais je ne sais pas s'il sera meilleur que "Every picture tells a story". J'avoue que le succès de ce disque me dépasse un peu. Je l'avais fait assez rapidement, à peine deux semaines. On vient de me téléphoner des States : je suis numéro 1 partout et de ce fait mes anciens albums réapparaissent dans les charts. Curieux pays que l'Amérique !

S.R. - "Maggie May" est-elle une chanson biographique ?

R.S. - Plus ou moins.

S.R. - On compare souvent les Faces aux Rolling Stones ...

R.S. - Je sais, c'est ridicule. On me compare en scène à Mick Jagger et Ron Wood à Keith Richards ; on nous accuse de les imiter. Ridicule. Je me suis toujours tenu de la même façon sur scène. De toute façon je pense que personne ne pourra jamais remplacer les Stones car ils font partie de l'Histoire. Un groupe comme les Who peut se hisser à leur niveau, c'est différent. Led Zeppelin n'y arrivera jamais car ils n'ont pas assez de bon goût. Quant à Grand Funk ou Black Sabbath, je ne peux vraiment pas les supporter, ils représentent tout ce qu'il y a de plus mauvais dans le rock.

S.R. - Leurs succès vous agacent-ils ?

R.S. - Non, je m'en fiche. Il faut de tout pour faire un monde. Il y a un marché pour ce genre de musique, alors tant mieux pour eux. Leur succès me laisse indifférent, remarquez il n'en serait peut-être pas de même si moi je n'en avais pas : peut-être serais-je alors très jaloux et hargneux à leur égard.

S.R. - Aimez-vous Joe Cocker ?

R.S. - Enormément. C'est un très grand chanteur. J'espère que quelqu'un va prendre soin de lui car il va très mal. Il est très déçu. On s'est servi de lui. Leon Russell notamment. Je me souviens avoir fait le boeuf avec lui au Fillmore de New York, quel pied !

S.R. - Vous qui aimez particulièrement l'Amérique, que pensez-vous de ses groupies ?

R.S. - Elles ne font de mal à personne. Au contraire. Ce n'est pas toujours drôle de jouer dans une ville différente tous les soirs. En tournée vous êtes vraiment seul, une fois la scène quittée vous vous retrouvez en pays étranger, loin de vos amis, complètement seul. Ces filles inconnues qui s'offrent à vous comme ça vous font beaucoup de bien... et pas seulement dans le sens que vous imaginez.

S.R. - Vous êtes aujourd'hui riche et célèbre. Etait-ce ce que vous vouliez quand vous avez commencé il y a six ans ?

R.S. - Oui. J'apprécie d'autant plus l'argent et la gloire parce que ça n'a pas été facile de les conquérir. Maintenant tout va bien. Il y a une chose qui m'énerve, je sais que dans les mois qui vont suivre la presse va commencer à nous descendre.

S.R. - ???

R.S. - C'est très caractéristique chez vous autres, journalistes, vous montez les gens en épingle et puis brusquement, du jour au lendemain, crac, vous en dites du mal. Vous êtes des gens bizarres.

Et tandis qu'il me reconduisait à l'aéroport dans sa Rolls Royce blanche, je l'observais du coin de l'oeil, un peu mal à l'aise, ne sachant trop quoi dire à ce jeune homme comblé mais qui avait l'air si seul ...

Propos recueillis par Sacha REINS.